

de ces tombes sont d'une magnificence inouïe, et nulle part l'art du statuaire n'a développé plus de talent, de finesse et d'habileté.

On nous a fait remarquer également le retable de l'autel, qui serait d'ailleurs sans intérêt si l'on ne racontait qu'il a été décoré avec le premier or rapporté d'Amérique. On devise, en effet, qu'en 1496, Christophe Colomb se rendit à Burgos, avec ses compagnons de voyage et quelques Indiens qu'il avait fait parer, pour la circonstance, de plumes de couleur, d'anneaux et de bijoux précieux. Ils venaient présenter au roi de Castille une foule d'objets en or massif, destinés à donner une idée des richesses minières de leur pays. La reine voulut offrir à Dieu ce premier tribut qui lui arrivait du Nouveau-Monde ; et, dans cette pensée, elle ordonna que les lingots apportés par le grand descubridor seraient envoyés à la Cartuja, pour recouvrir le retable de l'autel.

On nous a montré, à la fin, une belle statue de saint Bruno, en bois, dont l'expression est si naturelle qu'un courtisan de Philippe IV dit un jour au roi, en l'admirant : « Il ne lui manque que la parole ».

— Tu te trompes, repartit le monarque ;

s'il parlait ce ne serait pas un chartreux.

Le lendemain soir, nous quittions Burgos, à 5 heures 25 minutes, pour Valladolid, où nous arrivions à 9 heures et demie, juste à temps pour prendre un modeste repas et aller nous reposer.

IX.

*Nous avons l'honneur de nous asseoir à la table
de Don Quichotte de la Manche.*

De grand matin, nous sommes réveillés par un affreux vacarme de chaudrons et de casseroles. Je me mets en tête que c'est de la sorte qu'à Valladolid on remplace les sonneries de cloches pour appeler les voyageurs à la prière et aux ablutions du matin.

Je me suis levé du lit en sursaut, mais c'est à peine si je puis y voir dans ma petite chambre, où la lumière naissante du jour est affaiblie par le double vitrage de la croisée et des miradores.

Mon compagnon s'est également levé et vient me demander si je sais le motif de ce tapage. Le mieux est de descendre dans la cour pour nous en informer. On nous apprend que c'est la manière

de prévenir les voyageurs qui doivent partir à l'ajournée, que le déjeuner les attend. Il est bien de bonne heure pour nous mettre à table ; mais puisque nous avons tant fait que de sortir du lit, nous nous joindrons aux convives de l'hôtelier. Ce sera, de la sorte, un peu de temps gagné ; et nous n'en avons pas à perdre, puisque nous ne devons rester que deux ou trois jours à Valladolid, et encore profiter de notre passage dans cette ville pour faire une excursion à Simancas.

Après avoir déjeuné,..... hélas ! nous quittons en hâte notre fonda, et nous allons courir les rues, visiter le petit Musée, la Bibliothèque, que sais-je, la Cathédrale. Ne voyant plus comment employer le reste de la journée, nous montons dans une voiture de place, en disant au cocher de nous conduire là où bon lui semblerait.

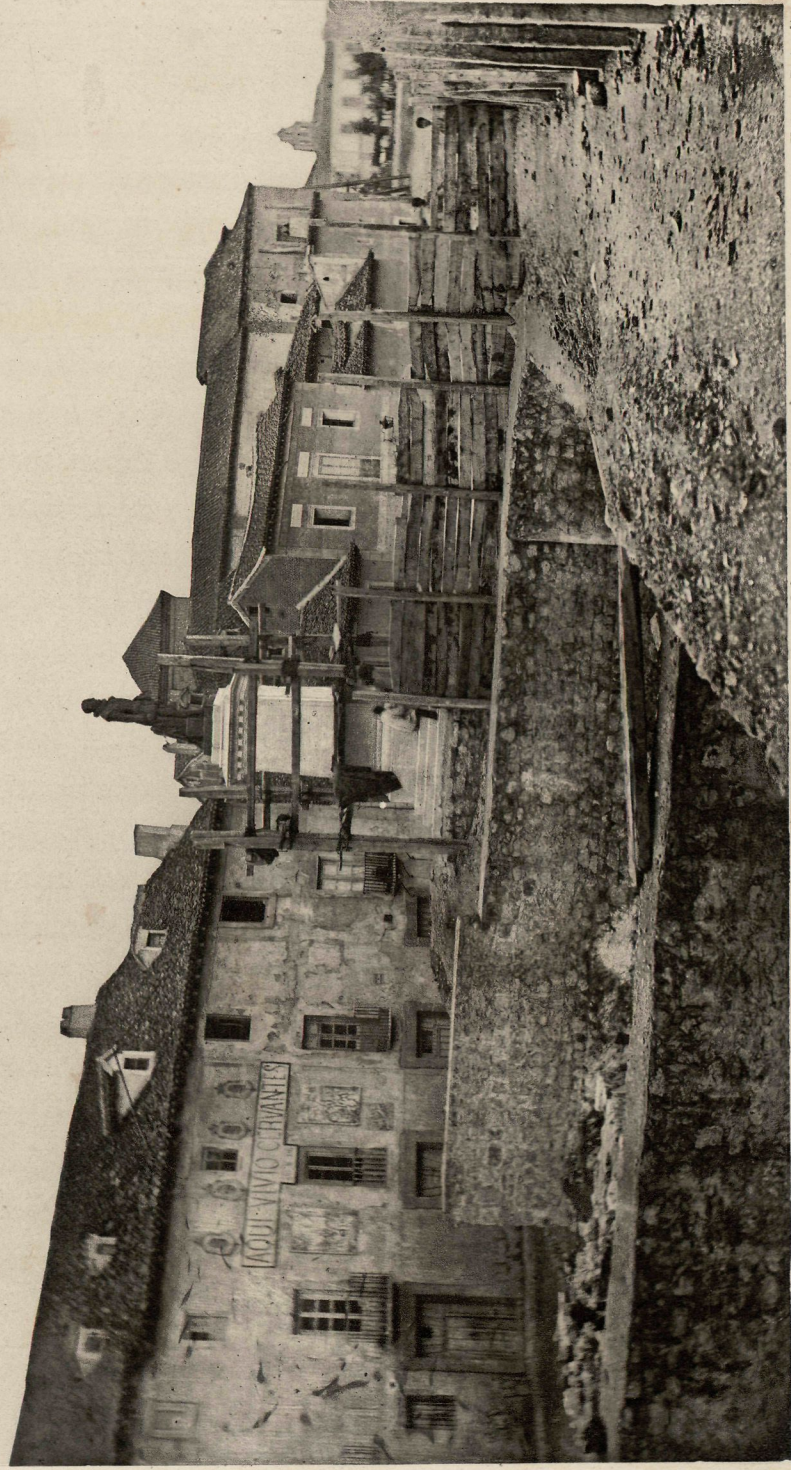
— Voulez-vous aller à la maison de Cervantès, nous demanda notre automédon ?

— Soit, pour la maison de Cervantès, lui répondit mon compagnon. Et, à par main, nous voilà partis.

En quelques minutes, notre calèche nous amène à la « Calle del Rastro », où se trouve la maison qu'habita Cervantès, pendant qu'il

Voyages de M.M. LESOUËF et de ROSNY.

1880.



Hélog. Dujardin.

Rosny phot.

VALLADOLID
La Maison de Cervantes

Imp. Eudes.



faisait imprimer la première édition de son *Don Quichotte*. C'est une grande mesure d'assez pauvre apparence, à deux étages surmontés d'un comble, et couverte de tuiles brunes.

Les fenêtres du premier étage ont chacune un balcon. Cinq petites portes en volige servent de débouché sur la rue : celle du milieu, par laquelle entrent les visiteurs, est munie d'un guichet vitré. Au-dessus de cette porte, et de chaque côté de la fenêtre qui la surmonte, on a peint sur la muraille des scènes d'aventures du célèbre hidalgo. Un peu plus haut, on lit une inscription portant ces mots : *AQUI VIVIO CERVANTES* « Ici vécut Cervantès ». La municipalité de Valladolid s'occupe de faire dégager les abords de cette maison historique, et prépare une sorte de place, sur laquelle on a élevé à l'avance une statue au fameux romancier espagnol. La statue a dû être érigée récemment, car, au moment de notre passage, les ouvriers travaillaient encore à la décoration de son piédestal.

On nous fait entrer : une vieille femme paraît établie là pour servir de gardienne. Dans la première pièce, au rez-de-chaussée, on a réuni tant bien que mal tout ce qu'on a pu se procurer de

souvenirs relatifs au célèbre écrivain d'Alcala de Hénares, et une foule d'objets qui se rapportent autant à Cervantès qu'au Grand Turc ou à Martin Luther. Voulant profiter de cette demeure pour lever un impôt sur les touristes, on a pensé qu'il fallait leur montrer beaucoup de choses, afin de fixer le droit d'entrée à quelques pesetas. On a donc fabriqué un musée qui remplit non seulement les pièces du rez-de-chaussée, mais encore celles du premier étage. Ce musée y gagnerait certainement s'il était purgé de tout ce qu'on y a accumulé d'étranger à l'auteur du Don Quichotte et à ses écrits. Tel qu'il est, on ne peut se dispenser de le visiter avec intérêt, puisqu'il rappelle l'histoire de la vie et des œuvres du plus vanté, du plus original des anciens auteurs Castellans.

Des portraits anciens et modernes de Cervantès, des médailles à son effigie, quelques rares reliques de ce grand homme, des extraits des principales éditions de son chef-d'œuvre, suffisent pour frapper l'imagination du voyageur et le faire rêver.

On nous invita à nous asseoir à table. La figure si caractéristique de Don Quichotte et celle de

son écuyer Sancho Pança sont présentes devant nos yeux. Il me semble que le vaillant hidalgo nous adresse la parole :

—Quelle heureuse étoile, dit-il, m'a valu la faveur de recevoir de si nobles et de si savants personnages, à moi qui ne suis en somme qu'un esprit inculte, sec, maigre, fantasque, plein de pensers étranges. On a dit que je m'étais tellement desséché le cerveau, que j'en avais perdu la tête. Je n'en crois rien, par ma foi, car peu de figures ont autant intéressé le monde que la mienne, et ceux qui rient à mes dépens ont peut-être quelque grosse paille dans l'œil qui les fait terriblement loucher. D'ailleurs j'estime avant tout la politesse, et le rire qui procède d'une cause légère n'est rien moins qu'une messéance. Le but principal de ma vie a été de redresser les torts, en m'exposant sans cesse à de nouveaux dangers. Rien n'est plus louable ; que vous en semble ? J'aime à croire que vous, hommes de clergie, ne voyagez pas pour d'autre motif. C'est je crois, le but le plus louable de la science, et, sans ce but, la science pourrait bien ne pas être grand'chose. Je n'ai pas toujours réussi, cela est vrai. Mais l'homme réussit-il donc si souvent,

qu'il lui soit permis de jeter la pierre à qui trébuché pour un bon motif? Illustres chevaliers errants de la science, je suis ici pour vous servir.

Mon compagnon, étourdi de tant de courtoisie, se trouvait passablement encombré, et moi je cherchais en vain quel compliment je pourrais adresser à notre hôte, lorsqu'il me vint à l'idée que le mieux à faire, pour le mettre à son aise et le faire causer, était de lui assurer qu'à plus d'un égard nous étions fort enclins à recevoir ses enseignements, et point du tout à nous estriver avec lui.

— Je m'appelle *Nautus*, dis-je alors, mes ancêtres ayant pris nom de leur métier. Mon compagnon est *Suavis*. Comme l'a deviné Votre Seigneurie, nous voyageons pour redresser les erreurs humaines et justifier la cause rationnelle des choses. C'est folie, nous le savons. Mais cette folie a bien son charme: plus d'un peuple a honoré la folie, et quant à celle-ci, je gage que ce serait malséant de discorder à son égard. Cependant la science tend à nous démontrer aujourd'hui que le hasard est le souverain maître de la nature; que la nature est inconsciente, et que nous la ser-

vons, esclaves absolus de ses lois, sans liberté, sans responsabilité, sans but, partant sans avenir. La raison de l'univers n'existerait de la sorte, que dans notre imagination.

DON QUICHOTTE : Là-dessus, j'aurais beau-
En eso hay mucho que desir. coup à dire. Il ne faut pas trop examiner à fond si les choses qui sont dans notre imagination existent ou n'existent pas réellement. La Raison suprême de l'Univers, la Beauté sans tache, le Bien absolu, je les vois et les contemple en mon for intérieur, comme il convient que soit le principe suprême de l'Univers. Quand même les tâtonnements de la science feraient dire de l'homme que les seules lois fatales de la matière peuvent le faire mouvoir, qu'il sert sans savoir pourquoi et sans qu'il y ait un pourquoi la nature aussi
...asunto vano, ó es tiempo mal gastado el que se gasta en vagar por el mundo, no buscando los regalos dél, sino las asperezas por donde los buenos suben al asiento de las inmortalidad. esclave que lui-même, je ne trouverai jamais que c'est une vaine préoccupation ou un temps mal employé que celui qu'on emploie à courir le monde, n'en recherchant point les douceurs, mais, au contraire, les âpretés au moyen desquelles les bons arrivent à gagner l'immortalité.

NAUTUS. Il est certain que la science actuelle

croit avoir fait de bien belles trouvailles en découvrant, dans ses laboratoires, que l'homme, un affreux singe médiocrement perfectionné après des milliers de siècles, n'est qu'une machine, se mouvant sans le vouloir, et travaillant sans salaire moral, pour n'aboutir à aucune fin. La science est fière de démontrer que la Liberté n'a jamais été qu'un mot dans le cerveau creux de nos pères ignorants, comme la Vertu dans celui de nos arrière-grands-pères.

SUAVIS : Je n'ai jamais oublié une parole que j'ai entendu plusieurs fois répéter dans ma jeunesse, et qui s'est gravée profondément dans mon esprit : « tout égale zéro ».

NAUTUS : Dans ce cas-là, je soutiens moi que le monde est habité par deux espèces d'hommes : les *malins*, qui exploitent les autres et ne sont sots que lorsque leurs fourberies les font conduire sous verroux ; et les *naïfs*, qui forment la substance exploitable ; à l'aide de laquelle les premiers ont bien raison de se nourrir.

Quant à la science, qui est fière de proclamer d'aussi belles doctrines, m'est avis que s'il était prouvé qu'elle fait autre chose que substituer des hypothèses à des hypothèses, le mieux à faire, se-

rait de dire avec Amadis de Gaule, dans le chapitre intitulé *Kohéleth* : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! » Et puis ensuite, on vivrait en faisant le bien, ou bien en faisant le mal, si l'on était d'opinion qu'il vaut mieux employer son temps à faire le mal qu'à ne rien faire du tout.

A ce moment, un petit homme au teint garance, à l'œil vif et à la mine enjouée, qui s'était posté à la droite du noble hidalgo, m'interrompt :

— Jusqu'à présent j'ai gardé, quoi qu'il m'en ait coûté, le plus discret silence ; mais j'ai tant à dire sur tout cela que les mots dans ma bouche se disputent à qui voudrait sortir le premier. Il me semble donc qu'il est temps que je parle, d'abord pour régaler la mienne langue, ensuite pour vous assurer que, par ma foi, c'est ici que le plus spirituel dit des bêtises. Si, en vous entendant raisonner de la sorte, je ne perds pas l'esprit, il faut en vérité, que je n'aie rien à perdre. Vos savants, qui découvrent de si belles choses, je les tiens pour fous comme tous les fous réunis ; mais ce qui m'étonne le plus, ce n'est pas tant de les voir fous, que de me voir, moi, si sot, si bête, que je ne puisse leur démontrer que les

théories qu'ils soutiennent, sont tout simplement des sottises. Ils affirment que nous sommes de pures machines : ces machines remuent cependant, et je n'ai jamais vu de machines remuer si rien ne les faisait mouvoir. Vous autres ^{Mucho sabeis, mucho podeis, y mucho mal haceis.} savants, vous avez beaucoup de savoir, beaucoup de puissance, mais vous faites beaucoup de mal. Quand je vous vois divaguer sur notre origine et notre fin, je voudrais vous ^{...todos ensartados por las agallas, como sardinas en lercha!} voir tous enfilés par les ouïes comme des sardines par une brochette de jonc.

DON QUICHOTTE : Tais-toi, ignorant ! Ane tu es, âne tu seras, et âne tu mourras, quand s'achèvera le cours de ta vie, car elle atteindra son terme dernier, avant que tu ne sois persuadé que tu n'es qu'une bête. Et ce n'est pas au moment où les savants soutiennent que les hommes n'ont pas d'âme, qu'il convient aux bêtes de prétendre en avoir une. Je ne dis pas que tu n'as pas raison, au fond ; mais quand il s'agit de science, il ne suffit pas d'avoir du bon sens. Il faut être diplômé par une faculté quelconque ; et, dès lors, on peut débiter des balourdises à cœur joie, et réclamer l'admiration de la foule ignorante.

Mais vous, seigneur Nautus, vous appartenez